

Le tour du bloc

Marc Provencher

Numéro 23, 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15826ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Provencher, M. (1984). Le tour du bloc. *Moebius*, (23), 29–31.

MARC PROVENCHER

Le tour du bloc

Patrice sentit le plancher vibrer jusqu'à lui sous les pas de sa maman qui s'approchait, souriante, entre les murs du corridor.

— Où est-ce que tu vas ?

— On joue à la guerre.

Maintenant sa maman le surplombait. Il vit deux grandes mains descendre vers lui pour lui ébouriffer les cheveux.

— Tu pourrais pas jouer à autre chose ?

Il rejeta la tête en arrière et la secoua en tous sens pour se débarrasser des mains qui s'étaient glissées dans sa chevelure, puis recula d'un pas.

— Tu vas me dépeigner.

— Et après ? Tu me dépeignes pas, toi, des fois ?

— Oui, mais là, c'est dans le jeu. Aujourd'hui c'est moi le général des Américains. Un général, c'est toujours bien peigné.

— Hum. Vous êtes bien petit pour votre grade, mon général.

Elle se pencha sur Patrice et, l'entourant de ses bras, lui plaqua ses lèvres sur la joue à plusieurs reprises.

— Fais attention.

Elle desserra son étreinte.

— Oui maman.

Il referma sur elle la porte intérieure, entrouvrit celle du dehors et glissa sa tête dans l'interstice. Son visage grimaça au contact de l'air surchauffé. Le soleil plombait sur la rue et arrachait des reflets de miroir aux capots des voitures et aux vitres des duplex.

— Ça serait mieux si on avait du brouillard.

Il s'avança jusqu'au bord de l'escalier et modula des lèvres un roucoulement bref. Au bas des marches, dans le prolongement de la rampe, les branches de la haie qui entourait le terrain d'en avant s'agitèrent.

— François ?

— Oui.

Patrice dévala l'escalier et s'arrêta dos à la haie.

— Ils sont partis ?

— Oui.

— Ça fait longtemps ?

— Ils viennent juste.

— Ils sont combien ?

— Seulement onze.

— Et nous autres ?

— On est au complet.

— Ultra. C'est toi qui as ma mitraillette ?

— Oui. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Comme que j'ai dit. Deux gars derrière chaque haie.

Va les avertir.

— Oui mon général.

Patrice écouta décroître le bam bam bam des bottes de François sur la pelouse, puis leur pac pac pac sur le trottoir.

Le corps rejeté en arrière pour faire contrepoids, il se laissa dérapier sur la pente de l'entrée du garage, passa sous l'escalier et se retrouva à l'abri derrière la haie. Sa mitraillette traînait dans une touffe de rhubarbe. Il la ramassa par le canon et s'accroupit.

Les arbustes s'étaient mis à bruire sous le vent.

— Tant mieux. Ils nous entendront pas.

Les pas maintenant feutrés de François remontaient la rue sur le trottoir d'en face. Patrice reposa son arme, arracha de terre quelques poignées d'herbe, les froissa. Lorsqu'il reprit sa mitraillette, ses phalanges blanchirent autour de la crosse : le ciment du garage crissait.

— Ne tirez pas, mon général !

— C'est qui ?

— Daniel. François est resté de l'autre côté de la rue. Il m'a envoyé à sa place.

— Tout le monde est prêt ?

— Oui mon général.

— Tout le monde connaît le signal ?

— Oui mon général.

— Où sont les Russes ?

— En haut de l'autre rue. Ils font le tour du bloc.

— Bon. Silence.

Patrice colla son oeil à une minuscule ouverture pratiquée de part en part de la haie. Une seconde, puis sa main agrippa l'épaule de Daniel.

— Regardez, sergent.

— Quoi ?

— Ils arrivent. Là.

Daniel s'étira de côté pour apercevoir entre les marches de l'escalier un groupe serré d'enfants qui tournait le coin de

la rue sur la pointe des pieds.

— Prêt, sergent ?

— Oui mon général.

— Bien... attention ! Un... Deux... Trois...

Le groupe se profila à leur hauteur.

— ...GO !

De haut en bas et des deux côtés de la rue, quinze petites silhouettes se dressèrent simultanément et firent feu. Daniel se rapprocha de Patrice.

— On les a, mon général.

Patrice lâcha une rafale.

— En doutiez-vous, sergent ?

— Non, mon général.

Les Russes tombaient les uns après les autres, sans un cri.

Il n'en restait plus que trois lorsque celui qui fermait la marche épaula son arme et tira sur Patrice.

Daniel frémit.

— Ils ont tué le général !

L'intensité du tir redoubla aussitôt et les derniers Russes s'écroulèrent. Attirées par le vacarme de la fusillade, plusieurs mamans se profilèrent dans leur fenêtre. Celle de Patrice ouvrit la sienne.

— Daniel ?

— Oui madame.

— C'est terminé ?

— Oui madame.

— Où est Patrice ?

— Ici. Les Russes l'ont eu.

— Encore ? Ça fait le troisième en deux semaines !

Pourrais-tu me le monter sur la galerie, s'il te plaît ?

Daniel saisit Patrice par une cheville et le hissa jusqu'en haut des marches.

— Je vous le mets ici ?

— C'est ça... merci !

— De rien madame.

Il redescendit l'escalier. Elle le regarda s'éloigner en musardant parmi les corps, puis referma la poubelle.